

Éditions Locart

Emilien Tracol

La pensée magique

Février 2026

Introduction

La pensée magique apparaît comme une certaine conception du monde, une vision mystifiée de l'Univers fondée sur des présupposés et des motivations très éloignées d'une approche méthodique et rationnelle. Les Égyptiens, les Mésopotamiens ou d'autres peuples ancestraux étaient imprégnés d'une telle mentalité, ce qui les rendait incapables de développer une véritable science du monde, ramenant toute explication des phénomènes naturels à la mythologie ou à la magie¹. Il faudra attendre les Hébreux et les Grecs pour que cela change. Mais, fait amusant, notre société Occidentale héritière de cette rationalité grecque continue d'abriter des foyers de pensée magique, parfois encore très influents, prenant des formes ressemblantes à celles qu'elle pouvait avoir du temps des pharaons. Loin d'épuiser notre sujet, nous souhaitons présenter ici deux caractéristiques de la pensée magique : sa volonté d'efficacité et son usage particulier du langage.

L'efficacité contre la vérité

Quelle est l'orientation, la tournure d'esprit de la pensée magique ? D'après ce que l'étude des civilisations anciennes nous apprend à ce propos, elle est une recherche d'efficacité dans les choses. Sa motivation est de répondre efficacement à des problèmes de la vie quotidienne (maladies, catastrophes naturelles, peine amoureuse, peur d'un ennemi ou d'une situation...) en se servant de pouvoirs ou de vertus immatérielles qui sont supposés être dans les choses. Nous disons bien supposés, car ces pouvoirs invisibles ne peuvent être empiriquement vérifiés, ni le lien qu'ils ont avec les effets qu'on leur prête. C'est ce qui rend ces pouvoirs irrationnels. Du fait qu'ils sont invisibles et sans aucune manifestation physique, la science n'a pas de prise sur eux, et ils demeurent dans un impénétrable mystère, définitivement voilés à toute enquête. Ainsi des pierres de guérison, des énergies et du magnétisme, des vibrations et des ondes, des esprits des morts ou des signes astrologiques, autant d'entités spirituelles que leurs croyants ont du mal à définir clairement, clarté qui sans doute leur ôterait leur aura magique. D'ailleurs qu'importe les diverses appellations qu'on

¹ LEVY-BRUHL, L., *La pensée primitive*, FLAMMARION, 2010. Première édition : 1922.

donne à ces pouvoirs cachés, l'important est qu'ils exhaussent les vœux pour lesquels ils sont invoqués.

La réplique nous sera peut-être lancée en ces termes : nous avons des émotions invisibles, des pensées tout aussi invisibles, c'est-à-dire un esprit qui, après telle ou telle expérience de spiritisme ou de guérison alternative, s'en trouve changé, ému, bouleversé, ou simplement touché. Comment peut-on nier notre esprit, et comment nier ces expériences de l'invisible qui semble le toucher sans passer par nos sens ? Précisément nous ne le nions pas, nous pensons réellement qu'une personne croyant aux énergies ou aux esprits aura des émotions, des ressentis positifs ou négatifs. Ce que nous nions, c'est que cela puisse constituer une preuve des pouvoirs invisibles **dans les choses**, car notre esprit a tout à fait la capacité de générer par lui-même des émotions, sans qu'aucun fantôme extérieur n'en soit nécessairement la cause. Notre propre volonté peut provoquer des sentiments de joie, de tristesse, d'angoisse ou d'apaisement, à partir de croyances ou d'illusions que notre seule foi rend solide.

A notre tour de poser une question : est-il juste et raisonnable de postuler un esprit immatériel logé dans des choses visiblement inertes, non pas sans mouvement, mais sans aucune initiative propre, comme les pierres, les étoiles, ou tout autre chose purement matérielle ? D'après l'étude physique de la matière, aucune expérience ne permet de confirmer une telle supposition, un esprit n'étant détectable qu'à partir du moment où sont établis des **faits psychologiques** (émotions, instincts, pensées, idées...) Jusqu'à preuve du contraire, il n'existe pas de psychologie des pierres, des astres, ou de la matière, et aucun phénomène psychologique n'a jamais pu être trouvé chez ce type d'objet. La matière n'a pas de personnalité, puisqu'elle n'est pas une personne, et un physicien qui l'étudie de très près le sait pertinemment. Il faut donc bien avouer qu'il n'y a pas d'esprit dans ces choses, et qu'il paraît donc absurde de leur accorder des pouvoirs immatériels qui relèvent du spirituel. Là où tout esprit est manifestement absent, pas de spiritualité ou de « pouvoirs cachés » possibles.

La pensée magique enrichit donc le réel de pouvoirs afin de l'utiliser pour les fins qu'elle se fixe. Dans la magie, l'efficacité remplace la vérité, qui est de ce souci d'adéquation avec la réalité. La magie prétend qu'il existe des pouvoirs invisibles rendant un objet capable d'une efficacité qu'il n'a pas naturellement, auquel cas il n'y aurait pas besoin d'ajouter ces pouvoirs. C'est le principe de l'illusionnisme : faire passer pour efficient quelque chose qui ne l'est pas. Les grands magiciens arrivent à téléporter des cartes faisant comme si un homme

était capable d'un tel pouvoir, ou à deviner de façon télépathique quelle carte a été tiré. Quand il s'agit d'un tour de carte, personne n'est dupe sur l'impossibilité de ce qui est racontée, mais quand il s'agit d'un tour de lithothérapie ou de guérison télépathique, les forces non naturelles dont on use ne suscitent plus la même méfiance chez certains sujets subjugués.

D'un point de vue de l'histoire maintenant, la ressemblance entre ces pratiques magiques et celles qu'avaient autrefois les habitants du Nil ravi notre passion égyptologique.

La magie faisait partie intégrante de la vie d'un égyptien, est une donnée fondamentale de son existence. Ses pratiques sont innombrables. Il n'y a pas un domaine qui n'en était pas irrigué, et la religion égyptienne, par ses rites funéraires et les offrandes faites aux statues des dieux, recourait à une pensée magique dont le moteur était les hiéroglyphes².

Par exemple, il y avait toutes sortes d'amulettes permettant de se protéger. Dépasseant le simple cadre esthétique de bijoux de décoration, ces précieux objets étaient utilisés en fonction de leur forme, matériaux et couleurs, pour repousser des forces maléfiques ou pour recevoir un bienfait³. Ces amulettes sont en forme de signes hiéroglyphiques, puisque la magie dérive de cette écriture sacrée à laquelle les Égyptiens accordaient un immense pouvoir. Entre ces amulettes apotropaïques et les minéraux commercialisés qui guérissent ou protègent, il s'agit du même schéma de pensée : l'objet est considéré comme efficace grâce à une argumentation reposant sur des correspondances volontiers arbitraires entre son apparence (couleurs et formes) et les pouvoirs qu'on lui accorde, sans que ce dernier ne soit pourtant jamais étudié en lui-même dans le détail et en profondeur pour savoir s'il a réellement cette capacité. L'exigence de la vérité en Égypte n'a jamais été recherché, car seul primait le désir d'efficacité⁴. Or cette différence de but implique une différence de méthode : la vérité ne supporte pas la contradiction, tandis que la magie ne s'en soucie guère, et n'est pas gênée par des erreurs de résultats. La magie accepte qu'un même artefact ou objet ait un pouvoir de guérison et en même temps de maladie, un pouvoir simultanément réparateur et destructeur,

² BARBOTIN, C., *Le monde par les hiéroglyphes*, PUF, 2025, p. 70.

³ MUÑOZ PEREZ, C., Que peut encore nous apporter l'étude des amulettes égyptiennes ? EAO suppl. 10, 2020, p. 5.

⁴ Cette différence établit deux structures de pensée qui ont été théorisées pour la première fois par Emma Brunner-Traut afin de saisir la logique de la pensée égyptienne sans anachronisme. La pensée qui fait primer la fonctionnalité des choses est appelée « aspective », celle qui privilégie la vérité et la concordance avec la réalité prend le nom de « perspective ». BARBOTIN, C., *ibid*, 2025, p. 57-59. La pensée aspective est magique par essence, tandis que celle perspective est rationnelle.

sans que l'objet ne change en quoique ce soit. La pensée magique n'y voit pas de contradiction, et s'accommode de ces différents pouvoirs par principe d'accumulation⁵. En combinant les pouvoirs, l'objet n'en est que plus efficace et puissant. Cette logique accumulative de la pensée magique a été mise en évidence par Christophe Barbotin, qui s'est penché sur le fonctionnement de la pensée des anciens Égyptiens, et donc sur la pensée magique.

Cette pensée magique se retrouve dans les religions polythéistes, qui ne sont pas gênées par l'assimilation de leurs dieux entre eux ni par les changements de formes ou d'attributs que ces divinités peuvent avoir, selon le même principe d'accumulation, rendant ces dieux plus efficaces. En Égypte, le dieu Osiris était volontiers associé au dieu Ptah, mais encore à Sokar, formant alors un unique dieu « Ptah-Sokar-Osiris ». Ce nouveau dieu intègre en lui les fonctions des trois divinités de base, créant une entité plus largement efficiente. Là où notre rationalité occidentale ne suit plus, c'est qu'un dieu déterminé ne peut normalement pas changer de nature sans cesser d'être ce dieu, ni devenir et intégrer un autre dieu d'une autre nature. Les Égyptiens eux y voyaient un moyen pratique de démultiplier l'efficacité de ce dieu. Il n'y a plus de contradiction si l'on ne se place plus du point de vue de la vérité, mais du point de vue de la fonctionnalité. Aujourd'hui encore, notre mentalité ne se lasse pas de s'étonner que nos lointains ancêtres ont pu croire des fables mythologiques aussi grossières et incohérentes. C'est qu'ils ne cherchaient pas la vérité dans ces figures mythologiques, mais un cadre performatif sur lequel s'appuyer pour maîtriser le monde, le maintenir dans l'ordre et se prémunir contre les catastrophes. Ils jugeaient de la vérité de leurs dieux à l'efficacité et l'assurance que ces derniers leurs donnaient dans la vie de tous les jours.

Il serait intéressant de savoir comment nous sommes passés de ce logiciel magique à celui de la rationalité. Nous pensons qu'à ce niveau, le mérite revient au monothéisme d'avoir fait reculer la pensée magique pour la remplacer par un souci du vrai, et qui allait ouvrir les portes de la science. C'est le monothéisme qui trace pour la première fois une frontière solennelle entre le vrai et le faux, chose qui a mainte fois été souligné, ne serait-ce que pour démontrer l'intolérance qui résultait de ce nouveau mode de pensée⁶.

⁵ BARBOTIN, C., *ibid*, 2025, p. 59.

⁶ ASSMANN, J., parle de la fameuse « distinction mosaïque » qui engendre une distinction entre vérité et non vérité. Assmann indique qu'il s'agit d'un modèle en opposition, voire en réaction, à la religion égyptienne classique qui ne fait pas cette distinction. Avec le monothéisme arrive pour la première fois la notion

La pensée magique est si souple et inclusive qu'elle intégrait même des contradictions, n'ayant pas d'exigence de vérité. Au contraire, le Dieu du monothéisme est exclusif, car il prétend être « le chemin, la vérité et la vie ». Cependant, la religion hébraïque n'est pas monothéiste dès son apparition, et elle mettra un certain temps avant de s'extirper du mode de pensée magique des anciennes religions. Cette introduction de la vérité demande à l'intelligence humaine de choisir, de prendre parti en réfléchissant en termes de probabilité et de cohérence face au réel désormais envisagé comme analysable pour lui-même, et non plus exploité pour ces mystérieux pouvoirs.

La vérité existe d'une certaine façon en Égypte derrière le concept plus large de la Maât, qui englobe aussi l'idée d'ordre et de justice. Cette vérité, n'est pas l'expression de la vérité au sens moderne de souci du réel, mais décrit plutôt la parole ordonnée, la parole qui fortifie le lien social. La vérité de la Maât est la « bonne parole » tout comme sa justice est la « bonne conduite », toujours vis-à-vis des attentes et des présupposés de la société égyptienne. Cette vérité n'est donc jamais une recherche des réalités, mais un devoir de conformité aux traditions et coutumes afin de perpétuer l'ordre du monde. Nous voyons à quel point la notion de vérité en Égypte est encore soumise à un but utilitaire, celui de préserver le monde et d'éviter le chaos, appelé *isefet*. Dire la vérité en Égypte correspond à une vertu sociale, mais jamais à une méthode rationnelle.

Ce n'est plus tout à fait le cas des Grecs, qui assumèrent une recherche de la vérité pour elle-même plutôt que de simplement se conformer à l'ordre établi. Cette recherche s'est faite sans qu'ils soient passés par une quelconque conversion à un monothéisme. Nous ne pouvons approfondir maintenant ce « miracle grec » car cela dépasserait l'espace que nous nous accordons pour cet article, mais cet exceptionnalisme grec confirme en miroir l'expansion générale de la pensée magique dans le monde Antique.

La formule magique

Après avoir largement développer le premier aspect de la pensée magique, le primat de l'utile sur le vrai, il faut dire comment les Hommes exercent la magie. Si elle ajoute des pouvoirs invisibles dans les choses, la magie insuffle aussi une puissance extravagante à la

d'idolâtrie, un reproche des choses qu'on ne doit pas vénérer, parce que considérées comme fausses.
ASSMANN, J., *Moïse l'Égyptien*, FLAMMARION, 2011, p. 312-14.

parole, afin de rendre efficace les formules magiques. Par son énonciation, la formule agit réellement sur les choses terrestres ou célestes. En Égypte par exemple, les mots contiennent l'essence des choses qu'il nomme. Dans le mot « arbre » est réellement contenu l'essence de l'arbre, si bien qu'écrire ou prononcer ce mot revient à « poser » l'essence de l'arbre en réalité. Pour mieux le comprendre, donnons un exemple. Aux époques pharaoniques, la récitation orale des formules d'offrande inscrites en hiéroglyphe dans les tombes ou sur les stèles permettait de faire apparaître réellement ces offrandes dans l'Au-delà. Ainsi, prononcer les mots « pains » et « bière » permettaient de matérialiser réellement ces nourritures dans le monde souterrain, selon les croyances égyptiennes. De même, connaître le véritable nom d'un dieu permettait d'agir sur lui, car le nom renferme l'essence de son être. C'est pourquoi, selon un mythe égyptien, la puissante magicienne Isis prit la bave du dieu Rê fatigué par les ans, avec laquelle elle façonna un serpent. La bête mordit le dieu et lui fit d'atroces douleurs. On appela Isis pour le soigner, mais elle le fit à condition que le dieu suprême lui révèle son véritable nom, car le connaître équivalait à posséder sa puissance. Après plusieurs feintes du dieu soleil, le supplice finit par lui faire avouer son vrai nom. Isis obtint ainsi pouvoir sur Rê en connaissant son nom.

Une foule d'autres coutumes ou expressions confirment ce pouvoir des mots en Égypte. Les dieux sont régulièrement désignés comme ayant « mille noms », pour parler de leur puissance. Aussi, deux mots proches par leur son reflètent une authentique sympathie en réalité. Par exemple, l'homme se dit *remetj*  tandis que la larme se prononce *remit* , créant une homophonie qui, loin d'être banale pour les Égyptiens, prouve la similitude de nature entre ces deux choses. C'est pourquoi dans la mythologie il est dit que les Hommes procèdent des larmes des dieux. La prononciation des mots n'est pas anodine, elle est indissociable de l'essence des choses nommées.

Et puisque les mots sont aussi des images en Égypte, grâce à l'écriture hiéroglyphique, la puissance des mots s'applique aussi aux images, qui incarnent donc de la même manière l'essence d'une chose. Images ou mots ne sont pas de simples représentations orales ou visuelles des êtres, mais l'incarnation réelle de ces êtres, et étant donc doués d'actions propres et d'effets magiques.

Quand maintenant nous voyons aujourd'hui des philosophies nouvelles dissertées sur le pouvoir des mots, quand nous entendons qu'il suffit de remplacer le mot « femme » par celui « d'homme » pour qu'une réelle transformation s'opère, nous constatons un retour aux

plus antiques et primitives pensées magiques. Ainsi le langage est considéré selon certains comme efficient en soi. Le fait qu'un mot soit masculin le fait devenir masculin dans la réalité, si bien que le mot masculin « docteur » appliqué à une femme est désormais perçu comme une « invisibilisation » de la féminité du docteur, comme si cette féminité était remplacée par une masculinité contenue dans le mot lui-même. Si l'on sortait de cette pensée magique, on se rendrait compte que le mot docteur dans son usage actuel ne contient aucun genre quelconque, qu'il est neutre, et qu'il sert simplement à désigner une fonction générique. De même que « la justice » n'est pas une qualité exclusivement féminine parce que cette notion est au féminin, et il n'y a pas besoin d'avoir un pendant « le justice » pour qualifier cette même qualité chez des hommes.

Le langage est investi d'une capacité à créer la réalité, à produire des effets sur le réel à partir de ce qui est prononcé. Judith Butler, grande partisane de cette théorie, explique que les mots peuvent blesser des personnes⁷. Mais, usant d'une métaphore, elle pense que ce sont les mots eux-mêmes qui, tel des petits animaux, viennent mordre et blesser la personne à laquelle ils s'adressent. Sinon, nous pouvons et devons comprendre que derrière cette image des mots « blessants » il y a un contenu de ces mots qui dénigre ou humilie quelqu'un, et par le fait qu'aucune personne n'aime être rabaisser, nous nous trouvons affectés par ces mots. Ce ne sont évidemment pas les mots qui nous touchent, mais ce qu'ils signifient, les sentiments ou idées qu'ils véhiculent sur nous et ce qu'ils disent vis-à-vis de ce que les autres pensent de nous. Ce ne sont pas les trois syllabes im-bé-cile qui nous font mal en soi, car ces mêmes sons pris en sens inverse : cile-bé-im, n'émeuvent personne. C'est plutôt leur signification, à savoir, que la personne qui les a prononcés nous prend pour un idiot, qui nous affecte.

La pensée magique remplit donc les mots d'une existence indépendante, et donc d'un pouvoir performatif qu'ils n'ont pas. Grâce à d'habiles sophismes et métaphores, certaines philosophies contemporaines trompent notre logique et finissent par enrober d'une apparence rationnelle ce qui n'est que magie.

⁷ BUTLER, J., Le pouvoir des mots, Amsterdam (ed.), 2017, p. ?

Conclusion

Ce petit article a permis de tisser quelques liens entre un passé très lointain et des courants de pensées actuels. Il s'agissait de montrer que la pensée magique qui animait les civilisations anciennes prospère encore et ne manque pas d'adeptes aujourd'hui. Elle repose d'abord sur l'envie de soumettre et de faire ployer les réalités pour nous rendre des services impossibles à satisfaire naturellement. Son mode opératoire particulier est de loger des puissances invisibles dans les choses afin de leur octroyer des capacités qu'elles n'ont pas d'après de simples considérations scientifiques. Cela entraîne donc une mystification du monde, un travestissement des choses, et une indifférence devant la contradiction puisque la vérité n'est pas son souci. Si la pensée magique modifie notre rapport au monde, elle modifie encore notre rapport au langage et à l'image, qui ne sont plus conçus comme conventionnel mais comme intégrant en eux l'essence des choses, leur conférant ainsi une efficacité, une puissance créatrice et agissante sur les choses, à l'instar du Verbe divin.

L'Égypte est le symbole biblique par excellence de cette pensée magique, et dévoile une conception du monde à priori étrange et tordue. Pourtant, ce système de pensée qui nous paraît aujourd'hui si biaisée nous est familier dans diverses pratiques ou réflexions modernes, certes en parlant un langage fort différent, mais avec une logique interne qui n'a pas bougé d'un pouce. Ces systèmes de pensée, rationnel ou magique, ne sont jamais cloisonnés et sont mélangés à des degrés divers dans chaque société, et dans chaque individu.

Quant à la religion, et notamment le catholicisme qui a fondé notre société Occidentale, où la situer ? A quelle catégorie de pensée l'associer ? Il faudrait pour cela étudier objectivement les fins qu'il propose, et les moyens ou méthodes qu'il emploie pour y parvenir. Nous pourrions alors savoir si cette religion appartient à l'un des deux types que nous avons esquissés, s'il est un habile mélange des deux, ou s'il trace une troisième voie...